

Quatre lettres inédites de Gabrielle Roy

Gabrielle Roy

Volume 33, numéro 3, hiver 1997

Le Survenant et Bonheur d'occasion : rencontre de deux mondes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036082ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036082ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, G. (1997). Quatre lettres inédites de Gabrielle Roy. *Études françaises*, 33(3), 85–92. <https://doi.org/10.7202/036082ar>

Quatre lettres inédites de Gabrielle Roy

PRÉSENTATION

Les lettres inédites de Gabrielle Roy à son mari, Marcel Carbotte, sont conservées dans le fonds Gabrielle Roy de la Bibliothèque nationale du Canada. Elles ont été rédigées entre 1947 et 1979.

On ne possède qu'une seule version, manuscrite, des lettres. Pour accompagner l'article qui suit, j'ai cru bon en proposer quatre, qui représentent les quatre « voyages » effectués par Gabrielle Roy entre 1947 et 1949 : Kenora, Genève, Concarneau et Upshire. Les textes originaux sont reproduits fidèlement¹, mises à part quelques corrections mineures — orthographes et accords fautifs, ponctuations. J'ai également indiqué en notes mes propres interventions. Enfin, les quelques notes explicatives ont pour principale fonction d'apporter des éclaircissements d'ordre biographique.

SOPHIE MARCOTTE

1. La publication de ces textes est autorisée par le fonds Gabrielle Roy.

Kenora², le 6 août [19]47

Mon cher grand Marcel,

Il y a un autobus qui va au lac des Lapins à 2.30, cet après-midi. J'irai³ m'y baigner parce que c'est un des endroits où j'ai été le plus heureuse dans ma vie et parce que j'y serai particulièrement bien pour penser à toi. Le jour où nous étions allongés tous les deux au bout du quai, et où j'ai saisi la « couette » d'un grand garçon que je croyais petit, n'y as-tu pas songé, chéri, j'étais si heureuse, si contente que c'est dans l'excès de la bonne humeur que j'ai eu ce geste un peu fou.

Encore trois journées avant de te revoir. Cette fois, que j'en sois satisfaite ou non, mon travail sera fort avancé⁴. Il n'y aura plus qu'à le condenser, ce qui est plus facile que d'étirer, quoique parfois ça fasse mal de sacrifier de grands paragraphes qui ont coûté assez cher. J'ai l'impression maintenant que j'ai assemblé mes idées, de sortir d'une jungle épaisse où la lumière me venait obliquement et de très loin, alors qu'elle était toute proche. C'est ainsi souvent dans la vie. On ne voit pas bien ce qui est immédiatement sous son nez⁵.

Hier soir, au bout du quai des avions, j'ai longuement pensé à toi. J'ai dressé la liste de toutes tes qualités qui sont en nombre respectable, tu peux me croire. Veux-tu que je t'en énumère quelques-unes, toi qui es assez avide de bonnes choses ? Il y en a trop pour te les dire toutes en une fois, mais je vais t'en concéder une tout de suite, parce qu'elle me plaît singulièrement et qu'elle est très rare chez tout être humain, surtout chez les hommes, et c'est ton humilité, chéri. Ton humilité, cher Marcel, qui alors que tu me croyais supérieure à toi-même (ce qui, remarque-le bien, est faux) ne t'a pas empêché de m'aimer et de vouloir me protéger. Il n'y a pas beaucoup d'hommes qu'un tel sentiment n'éloigne pas de ceux qu'ils admirent et qu'ils pourraient aimer. J'estime même que seul un homme d'exception, très supérieur par les sentiments et par la sensibilité, aussi

2. Gabrielle Roy séjourne à l'hôtel Kenricia de Kenora, petite ville du nord-ouest ontarien située tout près de la frontière manitobaine, de la mi-juillet à la fin août 1947. Elle épousera Marcel Carbotte le 30 août à Saint-Boniface (voir François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Éditions du Boréal, 1996, p. 296-299). Plusieurs des renseignements qui figurent dans les notes explicatives sont tirés de *Gabrielle Roy, une vie*.

3. Manuscrit : *J'irais m'y baigner*.

4. Gabrielle Roy prépare alors son discours de réception à la Société royale du Canada. Cette réception aura lieu le 27 septembre 1947, après quoi Gabrielle et Marcel quitteront le Canada pour l'Europe. Ils ne reviendront au Canada qu'en 1950. Le texte, intitulé « Retour à Saint-Henri », sera repris dans *Fragiles Lumières de la terre* en 1978.

5. Manuscrit : *On ne voit pas bien ce qui est immédiatement sous son nez*.

bien que par l'esprit, peut ignorer la vanité et l'amour-propre en pareil cas. Tu vois que je réfléchissais sérieusement hier soir. J'ai eu à ce moment envers toi, non seulement un moment de tendresse, ce qui serait déjà beau, mais un élan de profonde et réelle amitié, et cela en plus du reste m'a réconfortée infiniment. Nous sommes, Marcel, des amis, nous pouvons au-delà de tout rester des amis. Quelle perspective heureuse et paisible pour tout le temps que nous aurons à vivre ensemble !

Mais viens samedi et je t'en raconterai plus long sur les aimables côtés de ta nature. À moins que tu grognes et que j'aie à te dire : « ferme... dearie ».

Chéri, Marcel,

Ta chenapane Gabrielle

Genève⁶, le 14 janvier 1948

Mon cher Marcel,

Je suis déçue, j'espérais tout de même une carte de toi aujourd'hui, quelques mots du moins. Il est vrai que la journée n'est pas encore finie et que je peux recevoir du courrier cet après-midi. Tu ne saurais croire comme j'y tiens et surtout comme j'espère que tu n'auras que de bonnes nouvelles à m'apprendre. J'ai été voir *Le Diable au Corps* hier soir à un cinéma tout près de l'hôtel. C'est un assez bon film et qui vaut surtout par le jeu vraiment remarquable des deux principaux interprètes. Cependant l'histoire reste fort déprimante et j'aurais pu choisir mieux, moi qui cherchais à chasser le cafard.

Il fait doux à Genève depuis ton départ — une vraie température de printemps. J'ai marché hier après-midi assez longuement sur les quais. Sans avoir l'inoubliable beauté des quais de la Seine, ceux de Genève possèdent pourtant beaucoup de douceur. Il faut les voir vers la fin du jour quand les premières lumières de la ville se reflètent dans le Rhône et qu'au loin sur les montagnes s'éteignent les dernières colorations des nuages et de la neige. J'ai trouvé un certain apaisement à longer le fleuve. Des mouettes le survolaient en larges bandes et leurs petits cris plaintifs, à peine articulés, une certaine mélancolie qu'ils exprimaient, mais non sans quelque signification de paix, tout cela convenait à mes pensées. Un spectacle trop joyeux, trop rieur, m'eût plongée dans un sentiment intolérable de solitude.

6. Gabrielle Roy séjourne à Genève, à l'hôtel de l'Écu, du début janvier au 9 février 1948. Marcel, après l'y avoir menée en auto, revient à Paris.

Délicieuse, délicieuse émotion : le chasseur vient de m'apporter ta chère lettre écrite à Dijon⁷. Comme tu décris bien, mon chéri. Tu me fais presque honte à moi, la romancière, tant tu exerces admirablement tes dons d'observation, et tant tu arrives à définir correctement un lieu, une chambre ou un objet. Je t'avoue que je ne suis jamais parvenue à m'y reconnaître beaucoup en architecture ou en mobilier. Seuls les détails très visibles, très gros me deviennent familiers et encore ! J'admire que tu saches si bien te débrouiller dans des particularités et détails qui ne frappent guère mon attention. C'est sans doute que je suis très inattentive à certaines manifestations de l'extérieur. Depuis quelque temps d'ailleurs, durant toute ma vie même, j'ai cherché, je crois, à me défendre contre tout ce qui me dérangeait dans ma vie intérieure. Question de tempérament sans doute, mais il se peut aussi qu'il y ait là-dedans une certaine paresse. De toute façon, je profite fort heureusement et sans trop d'efforts de ton esprit curieux, observateur, et je te l'ai déjà dit, de tes connaissances si variées. C'est dit sans aucun sarcasme, mon chéri. Au contraire, avec un sentiment de très réelle gratitude. Tu m'as enrichie du fruit de tes connaissances. Je suis même demeurée toute surprise hier, comme je jetais un regard rétrospectif sur les derniers mois de notre vie, de constater à quel point j'avais appris de toi. Et j'ai souhaité, mon chéri, avec toute l'exaltation de ce moment, qu'il en soit de même pour toi, que tu puisses découvrir en toi que je t'ai apporté quelque

7. Sur le chemin du retour (le 12 janvier 1948), Marcel a fait escale à Dijon, avant de rentrer à Paris. Il a écrit à Gabrielle : « Cher amour, [...] je me suis arrêté à la nuit tombante à Dijon. La nature s'est associée à ma peine, il a plu toute la journée. Je n'ai jamais trouvé une route aussi longue et ennuyante. Je t'ai parlé tout le long du trajet... Je t'ai dit tous mes projets d'avenir... Je t'ai redit toute ma tendresse [...]. J'ai déjeuné à Bourg d'une côtelette de veau que j'ai arrosée d'une demi-bouteille de beaujolais... Tu me le pardonneras, j'avais besoin d'amitié ; je suis sorti de table un peu apaisé. Comme je ne pouvais pas échanger mes coupons d'essence avant deux heures, je suis allé visiter l'église de Brou, qui est bien belle ; quand j'irai te chercher nous la visiterons ensemble. C'est un vrai bijou... [...] J'ai une chambre de tonalité grise — le plafond et le lambris gris perle et gris éléphant — le papier tenture gris, vieux rose, noir et vert olive représentant des anémones stylisées reliées par des nœuds de rubans sur un fond à rayures — un manteau de cheminée en marbre gris encadrant un foyer qui n'a jamais connu la joie d'un beau feu et supportant une immense glace Louis XV qui renvoie aux portes de la garde-robe [...]. Comme toujours sur la cheminée une pendule en bronze ornée de feuilles de chicorée [...]. À la fenêtre des draperies en tapisserie qui devaient être magnifiques au temps de Ruskin, des meubles : lit, garde-robe, table de nuit en palissandre, style 1920 [...], une table en noyer sculpté, un fauteuil d'époque indécise recouvert d'une tapisserie de velours, fané aux endroits non protégés, deux fauteuils contre-à façon de style Empire à dossiers et sièges recouverts de peluche framboise et dont les appuis forment dauphins maigrelets [...] » (BNC, fonds Gabrielle Roy, MSS 1982-11/1986-11, boîte 5.)

enrichissement. J'ai une si grande confiance d'ailleurs en ton avenir. Ma prière continue à être celle-ci : te rendre heureux, Marcel chéri, heureux non pas d'un petit bonheur placide, fait surtout d'habitudes calmes, routinières et sans heurts, mais heureux jusqu'à chérir certaines souffrances, certains aspects de la douleur à cause de la profonde réalisation de soi qu'ils peuvent provoquer. C'est la plus haute façon d'aimer que je connaisse, et je ne crains plus de t'aimer de la sorte.

Moi aussi, j'ai un peu excédé ma ration de cigarettes lundi. Mais je n'abandonne pas ma résolution, malgré l'humiliation de cette défaite. Il me semble que je vais mieux. Peut-être cet air de printemps que l'on respire ces jours-ci à Genève en est-il la cause. J'ai conservé un si pénible souvenir du froid de notre appartement du Trianon⁸. Du moins, ces quelques mois à Paris m'auront ainsi rendue attentive aux satisfactions simples de la vie que l'on [n']apprécie peut-être pas assez, telles la chaleur dans une chambre, un peu de beurre sur le pain. À propos de beurre, vois à ce que tes deux kilos, ou le seul kilo plutôt, ne se gâtent pas. Dis-moi aussi vite que possible où tu logeras.

Je t'ai vu déchirant une page de l'*Illustration*⁹, la glissant dans une de tes poches déjà si gonflées et j'ai été émue. Alors je t'ai regardé — ta photo est sur le coin de la table — et nous nous sommes souri. Du moins, il m'a semblé que ta lèvre se retroussait légèrement.

Mon chou, il ne faut pas entretenir la tristesse. Je conçois bien qu'hier tu n'aies pu en avoir raison. J'ai erré moi-même toute la journée et je devais avoir une expression très particulière car plusieurs gens m'accordaient, à ce qu'il me semblait, un regard de vive curiosité. Enfin, il faut essayer de secouer cette tristesse et envisager notre séparation comme une étape pénible sans doute mais qui ajoutera, d'une façon ou d'une autre, à notre amour.

Mon chéri, j'entoure ton cou de mes bras et je te donne comme tu me le demandes « un bon bec là »...

Gabrielle

8. À leur arrivée à Paris, le 23 octobre 1947, Gabrielle et Marcel louent un appartement à l'hôtel Trianon Palace, au 1^{bis}, rue de Vaugirard.

9. Marcel écrit à Gabrielle dans sa lettre du 12 janvier 1948 : « Comment faire pour ne pas songer à la Gaby. Je dois te dire qu'après le dîner, je suis allé au salon. Je m'y suis trouvé seul. J'ai ouvert une *Illustration* et sais-tu que je l'ai ouverte à la critique des livres où tu m'apparus toute souriante entourée de ces dames du prix Fémina. Comme j'étais seul et comme cet article ne figurait pas dans mon scrapbook, je l'ai déchiré et enfoui dans ma poche de veston pour servir de témoignage à ceux qui nous suivront. »

Concarneau¹⁰, le 4 juillet [19]48

Mon cher Marcel,

Tes lettres me font beaucoup de bien. Sans cela, je ne pourrais sûrement endurer de rester ici plus longtemps. Il a tout de même fait assez beau hier pour que je me plonge à l'eau. Mais c'était une bien courte accalmie. Déjà le ciel a eu le temps de s'assombrir à nouveau, et il fait froid. À vrai dire, ma patience commence à se lasser. Si d'ici une autre semaine, il n'y a pas amélioration, je crois que je renoncerai à Concarneau. Aujourd'hui, dimanche, je songe à toi avec tant d'intensité, puisque c'est le jour où habituellement nous sortions ensemble. J'épuise mon imagination à essayer de te voir dans l'occupation et le moment présents. Je serais heureuse de deviner ce que tu fais à cet instant précis, et voilà qui est un peu enfantin.

Les binettes des touristes, sauf une ou deux, ne sont pas fort intéressantes. Un autre petit ménage belge est arrivé, une vieille dame anglaise, sèche et droite comme un poteau — indicateur — puis il y a une drôle de famille composée d'une femme très jeune, assez jolie, d'un enfant de 10 mois peut-être, tout à fait adorable, et d'une espèce de vieux bonhomme d'allure patriarcale, un Abraham moderne, qui doit être le père du bébé quoique vraiment il paraisse plutôt près des réflexions dernières. Je ne vois personne d'autre à mentionner. C'est étrange mais les Anglais avec leur réputation (fausse d'ailleurs) d'être excessivement froids et distants, sont les plus sociables et les plus liants parmi tous ceux qui m'entourent. Les Français sont reconnaissables par leur mine de ne pas s'y frôler.

J'ai découvert hier soir un aspect nouveau de la côte, du genre sauvage et mouvementé qui me plaît. Passé l'hôtel des Sables-Blancs, un sentier part sur les hauteurs, entre des bois de pins et des fourrés épais d'ajoncs épineux. On y a de la mer une vue splendide, tandis que par moments s'ouvrent des champs d'avoine et de seigle venant jusqu'à la pointe des falaises. C'est le genre de pays à la fois maritime et riche d'évocations domestiques qui me plaisait tant en Gaspésie¹¹. J'ai marché une bonne distance en cette direction qui me plaisait tant et je me suis surprise à me répéter plusieurs fois : « Si Marcel vient passer quelques jours, c'est par ici que nous nous promènerons. »

Mon Marcel ! Nous sommes peut-être trop semblables, et c'est pour cette raison que nous élevons parfois entre nous des

10. Gabrielle Roy séjourne à Concarneau de juin à août 1948, à l'hôtel de Cornouailles.

11. Dès 1940, Gabrielle Roy a l'habitude de passer ses vacances en Gaspésie, à Port-Daniel. Elle y a rédigé une bonne partie de *Bonheur d'occasion*.

motifs de malentendus. Ainsi, quand tu ne me parlais pas avant de partir, j'ai cru que tu m'en voulais : et toi tu croyais que je te tenais rigueur de quelques paroles alors que j'espérais tellement un mot d'affection. Allons, n'en parlons plus : tu verras que nous arriverons à détruire cette malheureuse habitude et à nous faire une confiance totale.

Tu me raconteras, je l'espère, la fête à l'Ambassade. Quoique je me tienne à l'écart de ces réunions, je demeure néanmoins curieuse d'apprendre ce qui s'y dit et surtout j'aime que tu m'en fasses une sorte de résumé.

As-tu décidé d'aller occuper l'appartement des Beaulieu¹² ? Si tu y tiens absolument, je ne voudrais pas t'en détourner mais ce projet ne m'attire guère et j'ai l'impression que tu le regretterais. Au reste, si toutefois je ne passais pas tout l'été ici, il serait bien désagréable que tu eusses¹³ donné ta parole aux Beaulieu.

Mon chou, je donnerais cher pour pouvoir en ce moment te passer les bras autour du cou et me sentir attirée sur ta poitrine, contre ton cœur que j'entendrais battre.

À demain, chéri, à bientôt.

Gabrielle

Upshire¹⁴, lundi matin, le 15 août [1949]

Mon cher Marcel,

Je suis arrivée à bon port tard hier soir, vers onze heures, après le voyage le plus fou que tu puisses imaginer. Tout cela me paraît bien drôle maintenant après une nuit de bon sommeil. D'abord, il y avait à bord du train et du bateau une foule de 3 mille personnes environ. À l'embarquement, les valises et

12. Il s'agit de Paul et Simonne Beaulieu, qui ont mis leur appartement de Neuilly à la disposition de Marcel.

13. Manuscrit : *que tu eus donné ta parole*.

14. Il s'agit de la première lettre écrite au cours de ce séjour à Upshire. Gabrielle demeurera chez Esther Perfect et son père du 14 août au 13 octobre 1949. C'est là qu'en 1938 avait véritablement débuté sa carrière d'écrivain, comme elle le raconte dans son autobiographie, *La Détresse et l'Enchantement* : « Du grand lit de cuivre, je pouvais suivre le déferlement des downs qui me parurent plus attirantes encore que la veille sous la douce lumière du matin qui en tirait des éclats d'un vert soyeux [...]. Or en même temps que cette paix si longtemps absente revenue m'habiter, je découvris en moi, ce matin-là, le vif désir d'écrire, né tout aussi instantanément. » (Gabrielle Roy, *La Détresse et l'Enchantement*, Montréal, Boréal, 1988, « Boréal Compact », 7, p. 392.) Pendant ce temps, Marcel demeure à Saint-Germain-en-Laye, à la Villa Dauphine, où le couple s'était installé à l'automne 1948.

bagages à main confiés aux porteurs étaient à peu près tous égarés. Les porteurs tâchaient de repérer les propriétaires des valises, ceux-ci cherchaient leurs effets dans un encombrement invraisemblable : tout le monde criait à la fois. Une bousculade à y perdre jambes et bras ! J'avais perdu mes deux valises. Je courais en tous sens. Enfin, je rentrai dans mon bien. Évidemment, il ne restait plus un fauteuil disponible. J'entrepris alors de faire la queue au bar où l'on pouvait échanger des dollars. Cinq cents personnes voulaient en faire autant et s'y débarrasser de leurs francs français. Ma petite transaction terminée, nous touchions à Douvres, les falaises crayeuses étaient toutes proches : j'avais à peine eu le temps de renifler l'air de la Manche. Arrivée à Londres, j'eus mille difficultés à m'assurer un porteur pour porter mes deux valises à l'autobus. Le premier me passa au nez archi-plein. Il commençait à faire sombre. Le train était arrivé à Londres avec une heure et demie de retard. Je craignais qu'Esther ne m'attendît pas plus longtemps sur la route d'Epping — à l'endroit où je devais descendre. Alors tout le monde à l'arrêt du coach se mit à me prodiguer des conseils. Un bon samaritain porta mes valises. Une bonne dame me prit sous sa protection et m'engagea à être tranquille, me promettant de ne pas me laisser en panne, si le taxi envoyé par Esther devait être reparti. Enfin, il y avait tant de bonnes âmes qui veillaient sur moi que je fus tout à fait rassurée. Au chemin de la forêt, personne en effet. Il était déjà près de onze heures. Alors j'ai filé un peu plus loin dans le coach jusqu'à la petite ville d'Epping d'où je pouvais avoir un taxi. La station de taxis était fermée. Les deux vieux cockneys fouillèrent la ville pendant que je surveillais mes valises. Enfin, le vieux couple réussit à relancer le conducteur de taxi chez lui. J'arrivai à Upshire 20 minutes plus tard. Esther venait de rentrer découragée. Nous nous étions manquées de quelques minutes. Toute cette aventure m'a donné chaud hier. Ce matin, par une belle journée ensoleillée, je ne la trouve pas si désastreuse. J'emploie la seule feuille de papier que j'ai sous la main pour te donner tout de suite quelques nouvelles. Dès cet après-midi, je t'écrirai plus longuement. L'endroit est aussi charmant que mon souvenir me le présentait, à part quelques petites lacunes. Mais en somme, je n'ai pas éprouvé de ces désillusions brusques qui nous abattent à l'arrivée. Seulement je m'aperçois déjà à quel point je suis habituée à toi, mon chéri, et comme sans toi, je ne suis plus que la moitié de moi-même.

Porte-toi bien, mon chou, et garde-moi ta tendresse qui m'est si nécessaire. À bientôt.

Gabrielle